

Centre d'Études Nord du Portugal - Aquitaine (CENPA)

# ***L'IDENTITÉ RÉGIONALE***

*L'idée de région dans l'Europe du Sud-Ouest*

Actes des Deuxièmes Journées d'Études  
Nord du Portugal - Aquitaine

CENPA - Maison des Pays Ibériques  
Talence - 21/25 mars 1988

Travaux et Documents du CENPA, 5



Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique  
15, Quai Anatole France — 75700 PARIS

1991

## LE CLERGÉ DE PORTO ET LES INVASIONS FRANÇAISES Le patriotisme et la résistance régionale

João Francisco MARQUES

**Resumo :** *O clero portuense e as invasões francesas — o patriotismo e a resistência regional*

*Ao primeiro momento de expectativa, sucedeu-se, acto contínuo, a rejeição do invasor. Dinamizou-a o sentimento patriótico fomentado pelos poderes locais não comprometidos no jogo de interesses que a colaboração normalmente proporciona.*

*Os desmandos e atropelos dos exércitos napoleónicos, ante a impotência e/ou a indiferença dos responsáveis pelas forças ocupantes, propiciaram um clima de resistência à imposição de leis e regulamentos e à instauração de uma «ordem» que conduzisse a uma absorção política de largas consequências, como sucedia na vizinha Espanha.*

*As arbitrariedades cometidas contra a justiça, a liberdade e a propriedade dos cidadãos ciosos da independência nacional e do exercício das suas actividades, deveres e crenças religiosas, foram utilizadas pelo clero, sobretudo através do púlpito, para alimentar as resistências locais até à expulsão final dos invasores.*

On ne peut manquer d'être frappé du parallélisme établi par les auteurs portugais contemporains des invasions françaises entre le sursaut patriotique de 1640 et le soulèvement national qu'ils ont connu, par la façon dont ils le qualifient comme par la place considérable qu'ils attribuent dans les deux cas au clergé. S'il y a bien des différences entre les deux événements, l'écho de leur perception par la population résonne en effet de manière identique.

La mémoire collective avait toutes les raisons de faire ce rapprochement, bien que la première domination étrangère ait duré 60 ans alors que la tentative la plus récente ne réussit même pas à s'établir avec solidité. Les deux soulèvements sont qualifiés de *restauração*, *libertação* et *aclamação*. Aux deux époques, la lutte patriotique a été menée et justifiée de la même façon, comme la délivrance d'un emprisonnement et d'un gouvernement tyrannique.

La plupart des auteurs anonymes des multiples «feuilles» publiés du Nord au Sud du pays lors de l'expulsion de l'envahisseur français parlent de «*feliz restauração*», «*gloriosa aclamação*», «*restauração da liberdade da pátria*». Le fait est que la réaction patriotique s'est appuyée sur une base populaire large et diversifiée, et a été stimulée par un intermédiaire — le clergé — particulièrement bien placé pour en assurer la dynamique. Plus la religion était attaquée, par les idées diffusées ou par les atteintes sacrilèges aux personnes, lieux ou objets de culte, plus l'engagement de ce clergé a été véhément. Sa mobilisation contre l'impérialisme napoléonien, à partir de 1808, a été à peu près unanime et constante.

### I - Le rôle essentiel du clergé

L'alliance du Trône et de l'Autel, caractéristique des monarchies européennes de l'Ancien Régime, forme donc la racine politico-institutionnelle de la résistance. Pour justifier ce qui devait devenir une guerre sainte, il fallait recourir à une idéologie associant les grands principes : la religion, le prince, la patrie. C'est ce que l'on constate aisément en lisant la propagande patriotique et les documents officiels de l'époque, et jusqu'aux appels à la mobilisation militaire comme celui de la municipalité de Barcelos le 28 juin 1808 : «*a cauza que vamos defender he nossa, e he de Deos ; porque os inimigos não pertendião só esgotar os nossos bens, mas destruir a nossa religião que professamos*». En 1640, la reconquête de la liberté et la revendication d'un roi national avaient suffi à alimenter le désir d'autonomie menant à la restauration ; s'y ajoutent cette fois l'indignation devant les excès de la soldatesque et le favoritisme des occupants envers leurs seuls partisans.

Les violences civiles alimentaient l'hostilité populaire ; mais les profanations et outrages au clergé étaient considérés comme des actions véritablement sataniques. Aux méfaits et abus de pouvoir de troupes souvent affamées s'ajoutait leur mépris de la religion. Le frère Inácio de S. Carlos écrit ainsi dans son *Journal* : «*Não consta que em todo o exército francez houvesse hum só Capellão ; que algum dos seus chefes se confessasse ; que se inquirisse por elles disto, como entre nós, a respeito dos seus soldados ; que fossem formados á Missa ; que dessem finalmente alguma demonstração publica de que erão Catholicos Romanos.*» L'attitude irrévérencieuse des officiers supérieurs, que ne suffisait pas à effacer leur présence aux grandes fêtes religieuses, fut du plus mauvais effet. Les garanties données de respect de l'Église et des ecclésiastiques furent contredites dès le début avec la profanation des églises de Santa Maria do Castelo et du couvent des capucins d'Abrantes par les troupes qui se dirigeaient vers Lisbonne. Les nombreux vols d'objets du culte provoquèrent l'indignation du clergé et des fidèles. Certes, une partie des débordements tenait à la progression rapide des troupes, laissant en arrière des retardataires incontrôlés ; mais c'était suffisant pour développer un climat d'hostilité générale.

Dès son entrée à Lisbonne, Junot présenta l'intervention impériale comme une aide accordée à la nation portugaise pour la libérer de l'opresseur anglais. Conscient de la puissance de l'Église sur l'opinion publique, il fit pression sur le Patriarche et la hiérarchie catholique pour qu'ils témoignent de sa bonne volonté. Membre du conseil de régence, usé par l'âge et les difficultés de la situation, le Patriarche était tiraillé entre son patriotisme et les conseils de prudence laissés par le prince D. João à son départ pour le Brésil ; celui-ci avait préconisé une certaine

collaboration afin d'éviter au peuple des souffrances inutiles. Les consignes adressées par le Patriarcat aux prêtres, prêcheurs et confesseurs dans les jours qui suivirent parlèrent donc de paix et de concorde. Elles furent réitérées sur un ton plus impératif, s'accompagnant d'une invite à obéir au gouvernement intrus et d'un éloge déclaré de l'envahisseur napoléonien, dans la note pastorale signée par le Cardinal-Patriarche le 8 décembre 1807, qui servit de modèle à une série d'autres adressées au clergé par les évêques. Mais quelques-uns d'entre eux, comme l'archevêque de Braga, D. José da Costa Torres, gardèrent un silence calculé, exalté plus tard par le doyen Luís Furtado de Mendonça dans son oraison à la chapelle du palais archiépiscopal lors de la cérémonie religieuse en l'honneur de la restauration de 1808.

Ces orientations données par les prélats furent en effet mises à profit par quelques ecclésiastiques, animés par le désir de plaire ou par un *francesismo* déclaré, pour utiliser la chaire afin de persuader les fidèles que le Portugal «*devia ser francez, pelo haver sido o pai de seu primeiro monarcha, o Conde D. Henrique*». Mais cela ne suffit bientôt plus à freiner la montée du mécontentement dans toutes les couches sociales, que la répression grandissante n'arrive pas non plus à contenir. L'hostilité croît avec les vexations, les favoritismes affichés, le non-paiement des intérêts et des rentes, la rétraction du commerce, l'augmentation du chômage et de la criminalité, les désertions qui renforcent les rangs des marginaux. La situation évolue dangereusement vers une rébellion incontrôlable ou un soulèvement national.

L'intervention militaire anglaise, d'abord tenue pour une espérance *sebastianista*, n'avait plus besoin pour se déclencher que d'une véritable insurrection populaire allant de pair avec un mouvement similaire en Espagne ; c'est ce qui finit par se produire.

## II - L'adhésion du Nord à la révolte

Puisque la révolte, dans laquelle la part du clergé a été déterminante, s'est pour l'essentiel limitée au Nord du pays mais y a pratiquement fait l'unanimité, il faut chercher à en comprendre les raisons.

Du point de vue militaire, le quadrilatère formé par Almeida, Elvas, Setúbal et Peniche permettait de surveiller les accès à la capitale et de prévenir aussi bien les attaques venues de la mer que de Castille. Moins protégés étaient le Baixo Alentejo et l'Algarve, d'une part, et les régions du Centre et du Nord, d'autre part, où Junot n'avait laissé que peu de garnisons. Au Nord du Douro, les façons de vivre, les mentalités, la forte pratique religieuse, la complexité des liens sociaux et familiaux constituaient autant de supports qui, en cas de besoin, pouvaient structurer l'unité d'action d'une défense collective. Le relief fortement accidenté de la région en rendait le contrôle difficile si se multipliaient des guérillas locales s'appuyant sur la complicité des régions espagnoles voisines. Traditionaliste et conservatrice, la population régionale acceptait volontiers un ordre social fortement hiérarchisé et témoignait un profond respect à l'autorité légitime.

À l'appui de son hypothèse d'un soulèvement social utilisant comme prétexte l'insurrection nationale de 1808, Pulido Valente fonde son argumentation sur les différences géo-humaines régionales : en Alentejo, la faible densité du peuplement, les vastes espaces déserts et l'absence d'un paysannat nombreux et prospère

dernier après-midi : « *Sahe de tarde da Santa Sé Cathedral, depois de hum optimo Sermão, e Te-Deum, a Solemne Procissão d'Acção de Graças, pela suspirada aclamação do Principe Regente, e feliz regeneração do nosso Governo. Concorreu a ella o Clero da Cidade e suburbios, as Comunidades regulares, entre as quaes ião de Cruz alçada as dos Grillos, e Carmelitas Descalços (o que só havião feito no dia 28 de Julho) o Tribunal da Relação que se compunha de 33 Desembargadores, e todas as Irmandades e Confrarias, que costumão concorrer á Procissão de Corpus. Precedia a tudo huma companhia de Ordenanças com suas espingardas, e huma bandeira chamada da "Restauração", por ser a primeira de que se servio o povo no memoravel dia 18, e se mandou ir allí esta Ordenança, para perpetuar hum factu, em que o povo teve a principal parte e que fará sempre epocha na historia Lusitana. Fexava a Procissão o Ill.<sup>mo</sup> Cabido paramentado d'excellentes capas bordadas de ouro, e o Ex.<sup>mo</sup> Prelado, que levava debaixo de hum rico pallio o SS.<sup>mo</sup> Sacramento, a quem acompanhavão o Sennado da Camara, o Juiz do Povo, os Governos, a Nobreza, o Corpo dos Cidadãos, com o seu Capitam fardados com o seu novo uniforme, e huma grande copia de povo. As ruas estavam ornadissimas, differindo tão somente da Procissão de Corpus em não estarem toldadas ; com este pomposo e magnifico triumpho se deu fim ao solemnissimo Triduo, que havia principiado em 31 de Julho. Vio-se na pompa e magnificencia com que elle se celebrou, não só desempenhada, mas excedida a Pastoral do Nosso Grande Pontifice ; porquanto em todas as Igrejas, e principalmente nas Parochias, o custoso das armaçoens, a riqueza dos paramentos, a multidão das luzes, o concerto das vozes, a harmonia dos instrumentos, a perfeição das ceremonias, a escolha dos oradores, e o concurso dos fieis, tudo annunciava ao vivo a piedade nata dos Portuenses, e apresentava huns longes de gloria, de que gozão no Ceo os Bemaventurados. E se para desempenho das Oraçoens Evangelicas, analogas ao tempo, e ao objecto do triduo, faltavão os Bossuets, os Bourdalús, os Massilhoens, os Flechiers, e os Tour-du-Pins, esta falta (graças á Providencia) foi dignamente supprida pelos Mayas, Limas, Netos, Rosarios, Mózélllos, e por muitos outros insignes oradores, cuja eloquencia tocante, e sublime, fez que não se sentisse a perda daquelles grandes corifeos da Oratoria. »*

Cette atmosphère d'extériorisation religieuse, qui plaît à la foule et la galvanise, se prolonge durant le mois d'août, pendant que se déroulent des opérations militaires décisives. Dans ces journées où l'on ne cesse de passer de la rue à l'église et de l'église à la rue, l'ambiance est celle de ces fêtes solennelles qu'aimaient tant les plus pratiquants et auxquelles ne pouvaient échapper les plus tièdes ni les autorités en exercice : le même chroniqueur en témoigne d'abondance...

## VI - *Bis repetita...*

Les troupes anglo-portugaises remportent deux victoires décisives sur celles de Junot, le 15 août 1808 à Roliça et le 21 à Vimeiro. Le 30, la convention de Sintra permet aux Français une retraite honorable qui déplaît profondément au peuple portugais saisi par une euphorie collective à forte connotation religieuse. Mais dans les mois qui suivent se succèdent des actions de grâces pour l'heureuse Restauration obtenue. Le 2 octobre, l'évêque de Porto préside ainsi un Te Deum solennel chanté en sa cathédrale et une procession plus solennelle encore ; une nouvelle pastorale enjoint à toutes les églises du diocèse d'en faire autant. C'est de cette époque que datent deux sermons dont les textes ont été publiés, l'un prononcé à

auraient transformé la «seconde révolte» en une guerre civile larvée prenant souvent l'allure d'un banditisme politique ; alors que dans le Nord, les vives tensions sociales latentes auraient explosé plus facilement après l'élimination des Français et de leurs partisans.

Même s'il n'est pas toujours convaincant, le fait est que certains affronts envers le clergé alors constatés dans la région pourraient bien dénoter la montée d'une mentalité anticléricale. Les violences subies par quelques propriétaires s'expliquent par la haine naturelle envers les riches, et celles dont font l'objet les autorités civiles par l'aversion proverbiale envers l'État-voleur, qui couvre l'injustice des puissants et de servent des fonctionnaires corrompus. L'activité des bandes de mendiants et de marginaux, dont certainement quelques défringués peu scrupuleux, était facilitée par l'anarchie et aussi, sans doute, par l'attitude ambiguë de la population patriote envers l'autorité. Mais il nous manque une connaissance réelle de la mendicité et de la marginalité de l'époque pour accorder beaucoup de crédibilité à une interprétation aussi catégorique de révolte sociale.

Comme le souligne avec justesse Oliveira Ramos, Porto était en 1808 un «*burgo social e economicamente notável, inserido na região adjacente e com intensas relações, cujas ruas aglutinavam pessoas de diversa condição social na cruzada antifrancesa*». Les gens étaient foncièrement attachés à leur coin de terre natal. Assidus aux actes de dévotion, ils aimaient les manifestations et fêtes religieuses, et peut-être plus encore les images, symboles et objets de piété, surtout lorsqu'ils étaient nimbés d'une auréole miraculeuse. Le respect et l'obéissance à l'égard des prêtres, qui administraient tous les jours les sacrements divins et que l'on voyait en permanence, allaient de soi la plupart du temps, surtout si leur droiture et leurs qualités humaines ne faisaient pas de doute.

C'est pourquoi, quand se constitua une armée décidée à repousser l'occupant, le Nord du Portugal disposait non seulement de conditions naturelles favorables et d'une motivation patriotique, mais aussi d'une cohésion morale privilégiée, d'autant plus efficace qu'elle était fondée sur la religion.

On sait comment la menace des forces démoniaques se reflète dans l'imaginaire collectif. La peur déclenche le recours à la protection surnaturelle, synonyme de sécurité. Nous ne pensons pas ici à Napoléon traîné par Satan vers l'enfer ou à d'autres représentations satiriques du même genre, apparues à l'époque avec une abondante littérature burlesque ; mais plutôt, par exemple, à la dévotion envers l'ange gardien, avec prière quotidienne obligatoire, qui s'élargit au plan collectif à l'Ange du Portugal protégeant la nation de l'envahisseur français, comme en témoigne une gravure de l'époque largement répandue. Ou encore à cette image de Notre-Seigneur de Matosinhos — dont Soult et les agents de Junot connaissaient parfaitement l'église, aux portes de la ville de Porto — qui représente le Christ entouré d'anges, avec deux drapeaux portugais au pied de la croix, en train de lancer des éclairs sur l'armée française poursuivie par des soldats portugais. Ou enfin au texte du verso des médailles gravées pour commémorer la victoire du 18 juin, elles aussi largement diffusées dans le pays : «*As armas Portugueses ! Vamos libertarnos de huns impies, restaurar o nosso Principe, conservar a nossa Religião e os nossos Altares, a castidade das nossas mulheres, e a liberdade de nossa Pátria.*» Le recours au sacré renforçait l'enthousiasme et l'adhésion à la cause patriotique ;

il était à l'évidence inspiré par les membres du clergé qui se montrèrent toujours disponibles pour intervenir dans les événements. Conspirant, combattant, fournissant l'assistance spirituelle, haranguant sur les places publiques ou prêchant du haut des chaires, ils furent, selon les besoins, soldats, aumôniers ou agitateurs. C'est bien l'image qu'en donnent les chroniques de l'époque et qu'en ont gardée les historiens.

La solidarité sociale, les liens de parenté et l'autorité dont ils jouissaient les ont amenés à prendre part aux conciliabules où se tissait la toile concrète de la révolte. Mais c'est surtout par l'écrit et la prédication que leur rôle a été irremplaçable. Les discours patriotico-religieux ont été particulièrement efficaces lors du déclenchement de la rébellion de 1808, pour la mobilisation en faveur de la résistance armée. Les ecclésiastiques présents dans les bataillons et les juntas locales, qu'invariablement les évêques finissaient par diriger, en devinrent souvent les orateurs et secrétaires de service : ainsi à Porto le proviseur de l'évêché, à Braga le doyen de la cathédrale, à Viana le bénédictin Francisco de S. Luís.

Dans les documents de l'époque, journaux personnels, mémoires, rapports, manifestes, lettres, actes et documents officiels, il y a abondance de témoignages sur ce rôle du clergé. Le discours ecclésiastique est un appel au combat contre l'étranger usurpateur et tyrannique, en même temps qu'une apologie du souverain légitime comme garant d'un ordre politico-social fondé sur l'association indissoluble du Trône et de l'Autel. On pouvait ainsi à la fois favoriser l'union des efforts qu'exigeait la résistance armée, et contrôler l'opinion publique ; tout cela en utilisant un large éventail d'illustrations, réelles ou mythiques, puisées dans l'histoire nationale ou dans l'actualité : assassinats de prêtres, viols de religieuses, vexations imposées à des dignitaires ecclésiastiques, profanations et sacrilèges, libertinage des chefs des troupes d'occupation, jacobinisme athée de collaborateurs acquis à la «*luciferina doutrina maçónica*».

Des prêches de ce genre avaient toute la force émotionnelle nécessaire pour provoquer l'intérêt et exciter l'imagination. Aux coins de rues, sur les places et aux portes des églises, apparaissaient sans cesse des feuillets d'exhortation patriotiques, imprimés ou manuscrits ; même lorsqu'ils sont anonymes, le style en trahit le plus souvent la plume d'un homme d'église. Victimes ou acteurs, prêtres ou moines, ils ne cessent d'être présents au long de l'histoire de l'occupation française et de la lutte de libération.

### III - Les débuts de la rébellion

Après deux mois de prudente expectative, l'hostilité du clergé envers l'occupant n'a cessé de s'amplifier jusqu'à l'expulsion de Masséna. Comme le Patriarche D. José de Mondonça, mort peu après de vieillesse et d'amertume, l'Inquisiteur-général et évêque d'Algarve et l'évêque de Porto, D. António de São José de Castro, ne purent éviter de passer pour des traîtres *afrancesados*, après des pastorales attentistes publiées à la demande de l'occupant. Celles de l'évêque de Porto du 5 décembre et du 18 janvier sont bien des appels à la collaboration, que le prélat cherchera plus tard à justifier et que son comportement ultérieur tentera de racheter : la première demande à ses ouailles de collaborer avec les autorités françaises ; la seconde les remercie de l'accueil fait à l'envahisseur et traite même d'alliés les soldats de l'empereur.

Mais le clergé sentit rapidement ses privilèges menacés et condamna la décision du général français de l'obliger à participer à la contribution de quarante millions de *cruzados* imposée à tout le royaume. Le 1<sup>er</sup> février 1808, Junot proscrit la Maison de Bragança et abolit la régence laissée par le prince héritier D. João. C'était blesser mortellement le symbole de l'indépendance nationale. Le 27 du même mois, il décrète la substitution du nom du souverain national par celui de Napoléon lors des collectes des messes, et ordonne la destruction du blason royal portugais : provocations excessives de qui ne pouvait s'appuyer sur une puissance militaire suffisante pour affronter une réaction nationaliste immédiate.

L'évêque de Bragança et Miranda, D. António Luís da Veiga Cabral da Câmara, répond depuis le couvent augustinien de S. Vicente de Fora, où il se trouve éloigné de son diocèse, par une «*erudita dissertação*», en attaquant la contribution lancée et en refusant de payer les vingt mille *cruzados* qui auraient dû venir des rentes du diocèse. Le prélat condamne en outre la proscription de la Maison de Bragança, comme une injustice et une grave erreur politique. Quant à l'archevêque de Braga, au contraire de bien des prêtres de sa juridiction, il fait ce qu'on lui demande pour la prière de la collecte, mais ignore la volonté de l'usurpateur à propos des armes royales, qu'il se contente de faire couvrir de chaux. Plus radicaux, les oratoriens de Porto défont le gouverneur Luís de Oliveira en refusant de détruire le blason qui orne la façade de leur église et en continuant à célébrer une messe solennelle pour l'anniversaire de la reine D. Maria.

Porto devait payer le dixième de la contribution exceptionnelle. Une obligation aussi lourde provoqua un mécontentement général, d'autant qu'on finit par confisquer pour y arriver les objets d'art considérés comme non indispensables au culte. La part exigée du clergé a été estimée aux 2/3 de son revenu annuel, à quoi il faut ajouter la réquisition de couvents pour loger les troupes d'invasion.

À Porto se trouvaient dès le 13 décembre 1807 les soldats espagnols de Francisco Taranco y Llano, chargés par l'accord entre l'empereur et Charles IV d'occuper la ville et les provinces au Nord du Douro. Ils furent rejoints cinq jours plus tard par huit mille hommes placés sous les ordres du général napolitain Caraffa. Dès lors, les *portuenses* commencèrent à ressentir les effets de la présence franco-espagnole, dont l'entretien incombait au budget local. Une nouvelle junte des finances dirigée par le Français Taboureau fut chargée de rassembler les revenus royaux de Trás-os-Montes et d'Entre-Douro-et-Minho. Il lui revenait aussi de contrôler l'administration publique et de tenir compte des intérêts de toute la région du Nord, en faisant part au gouvernement des améliorations à introduire dans l'agriculture et l'industrie. La ville continuait à vivre, malgré les signes de récession de l'industrie et du commerce ; mais la rumeur courait de listes de têtes prêtes à rouler.

Junot avait annoncé le 31 décembre 1807 la constitution d'une Légion du Douro ; le 11 janvier suivant, il décrétait la dissolution des milices. Mais cette dernière mesure ne fut pas mise en pratique en Trás-os-Montes, à cause de la lenteur calculée de Taranco à l'appliquer et, peut-être, des bons offices auprès de Napoléon du banquier bordelais Peixoto, marrane d'ascendance portugaise : c'est pourquoi cette province conserva ses armes, alors qu'elles auraient dû être remises à Lisbonne avant le 20 janvier.



Taranco mort, Porto et le Nord du pays passent directement sous domination française le 1<sup>er</sup> février ; le commandement militaire est assuré par Bellesta, puis par Caraffa. L'occupation devient effective ; elle reste toutefois peu sensible, surtout en Trás-os-Montes, et ne s'accompagne pas d'une véritable oppression jusqu'au retrait des troupes espagnoles vers la Galice déjà soulevée, le 7 juin.

L'aversion de Porto pour la présence française s'amplifie avec l'arrivée de Quesnel et l'activité de l'intendant de police Perron, dont le comportement soulève une indignation particulière. Les officiers étrangers accompagnent certes les autorités locales lors des cérémonies religieuses auxquelles le protocole impose leur présence, comme les messes solennelles de Pâques et Pentecôte à la cathédrale, suivies par une foule de fidèles et de curieux. Mais bien d'autres actes blessent les convictions religieuses de la majorité : ainsi du départ pour Lisbonne, le 25 mai, d'un convoi de neuf véhicules et de plusieurs bêtes de charge transportant l'or et l'argent pris aux églises et le tiers de la contribution exceptionnelle réunie dans les provinces du Nord ; ou des taxes quotidiennement extorquées par la police ; ou encore du scandale provoqué par Quesnel, entrant avec sa suite la tête couverte dans le vénérable sanctuaire de Matosinhos ; ou enfin de la propagande jacobine des francs-maçons qui appuient le gouvernement intrus.

Aux raisons générales de mécontentement, celles-ci ajoutent donc de quoi alimenter abondamment les conversations et les allusions en chaire. La majorité des *portuenses*, contrôlée par un clergé nombreux et influent, ressent une hostilité grandissante à l'égard de l'occupant ; l'atmosphère est favorable au complot tramé dans l'ombre, que stimulent d'ailleurs l'appui anglais et l'agitation similaire en Espagne voisine.

Fin mai 1808, un groupe de civils plus décidés, auquel se joignent notamment le dominicain Joaquim Soares et le hiéronymite António, se réunit chez le juge Joaquim Rodrigues Botelho et en arrive à préparer un plan d'élimination physique de Quesnel, des Français influents et des jacobins déclarés. Tous les matins, des appels révolutionnaires sont affichés dans les rues de la ville, et l'on incite en chaire à une rébellion qui finit par éclater le mois suivant. La première initiative vient du gouverneur par intérim du fort de Foz do Douro, Raimundo José Pereira, sans doute informé en premier du départ de Bellesta pour la Galice, prévu pour le 7 juin. Il réunit ses officiers et les informe de ce qui est en train de se passer. Un témoin de la réunion note qu'après la réunion, tous les présents jurèrent « *nas mãos do capelão, Rev. José Barbosa Pereira, o sacrifício pela causa da Pátria, invocando o auxílio da padroeira do forte, Nossa Senhora do Rosário, que daí em diante teria, a 6 de Junho, o seu dia de solene festividade* ». Et d'ajouter que des groupes de *portuenses* se rendirent à Foz en apprenant qu'y flottait le drapeau portugais ; qu'un grand nombre entrèrent dans la chapelle de N<sup>ra</sup> S<sup>a</sup> da Lapa, annexe à la maison du surintendant Silva Monteiro et située place du fort de Anjo, « *que se achava aberta, a dar graças ao Divino* ».

Salué par de joyeuses volées de cloches et par les cris de « *Viva o nosso Principe e morra o Tirano* », le mouvement libérateur prit tout de suite une dimension régionale. Un soulèvement se préparait aussi en Trás-os-Montes, à l'image des régions espagnoles voisines. Cette région au relief tourmenté et aux routes mal commodes n'avait guère été touchée par les idées *afrancesadas* et jacobines. L'ini-

tiative revint ici à l'abbé de Carrazedo, Manuel António de Sousa Madeira Cirne, et à deux militaires : le capitaine d'infanterie Bernardo de Figueiredo Sarmento et le sergent-chef de la milice Manuel Ferreira de Sá Sarmento. La condition ecclésiastique du chef du mouvement comme l'appartenance des deux officiers et d'autres patriotes de la région à une noblesse aux liens familiaux complexes, dans cette région de catholiques légitimistes et de propriétaires, aristocrates ou bourgeois, a favorisé la cohésion du mouvement révolutionnaire, l'adhésion enthousiaste des couches aisées et le suivisme respectueux de populations rurales habituées à l'ordre et à l'obéissance.

La chronologie détaillée de la révolte permet de se rendre compte de la coordination régulière entre l'effort *transmontano* et le centre stratégique de la rébellion. Ainsi le curé de Carrazedo, mettant la main le 11 juin sur une lettre de Porto qui racontait les événements des 7 et 8, s'empresse de la communiquer au chanoine Bento José de Figueiredo Sarmento, du chapitre de Bragança.

L'insurrection progresse rapidement dans tout le Nord-Est. Début juin, pendant les fêtes du Saint-Esprit, il y a des manifestations populaires à Chaves où l'on acclame le nom du prince D. João, la patrie et la liberté, sans demander l'avis des autorités locales. Le 12, veille de la fête de Santo António à la collégiale Santa Maria de la ville, le frère António de Assunção est prié de parler dans son prêche public de la «*necessidade de pegarem todos em armas a favor dos seus direitos e independência*» : une nouvelle fois, c'est utiliser la chaire pour intervenir dans le mouvement populaire. Conscient de l'efficacité de la méthode, Taboreau avait dès le 6 juin, quand le vent du soulèvement en Galice commençait à souffler, demandé à l'administrateur de la *comarca* de Porto et au *juiz do crime* que «*fossem persuadir o bispo, e mais superiores eclesiásticos, que fizessem pregar obediência e submissão, e usassem do seu ascendente para que os mesmos povos se conservassem tranquilos*». Que ce soit pour des prêches publics ou pour des actes spécifiquement religieux mais à connotation politique, comme des cérémonies liturgiques de prières et d'actions de grâce, les ecclésiastiques vont être sollicités sans cesse.

À Braga, par exemple, qui se déclare le 8 juin en faveur de la liberté, le clergé s'avère un agent influent de propagande malgré les efforts contraires du groupe *afrancesado* ; c'est ce dont témoigna plus tard le fameux prêche du doyen. L'archevêque, D. José Costa Torres, peut faire découvrir les armes royales de la façade de sa résidence et rétablir pendant la messe la collecte pour le prince-régent et sa famille. Plus au Nord, Melgaço est déjà le 9 en rébellion déclarée ; dès le lendemain, les autorités y écoutent dans l'église un Te Deum et un sermon de circonstance. Et le contemporain Acúrsio das Neves de commenter : «*Estas pequenas circunstâncias, que parecem de pouca importância a quem as lê de sangue frio, são as que melhor manifestam na efervescência dos espíritos os verdadeiros sentimentos que existem nos corações, a fidelidade e o entusiasmo dos que as praticam.*»

Le 12 juin, pendant un autre Te Deum solennel à Bragança, le gouverneur du diocèse, frère du chanoine Francisco de Morais et du sergent-chef Manuel António de Morais, prononce une allocution enflammée sur l'actualité. Il en va de même quelques jours plus tard à Miranda, où l'influence des *afrancesados* est nulle et qui n'a pas pris la moindre part à la contribution exceptionnelle, ni laissé partir les œuvres d'art de ses églises.

Guimarães à son tour se mutine le 16, sous la conduite de M<sup>r</sup> Miranda ; et Viana le 18. L'accord profond entre le clergé, les autorités locales et le peuple dans un même élan patriotique est général dans le Nord. L'une après l'autre, les principales villes et bourgades adhèrent au mouvement : Vila Real, Moncorvo, Alfândega da Fé, Montalegre, Vila Pouca, Amarante.

Porto semble hésiter jusqu'à la proclamation distribuée en ville le 16 juin, jour de la Fête-Dieu, et signée par le juge José Feliciano da Rocha Gameiro, qui appelait les trois États à persister sur la voie de la révolution. À partir de ce moment-là, c'est en effet s'arrêter à mi-chemin qui eût été dangereux. C'est pourquoi un chroniqueur ecclésiastique anonyme accentue l'auréole divine qui, selon lui, accompagne comme en 1640 le soulèvement du 18 juin 1808, pendant lequel il n'y eut ni mort, ni vol, ni insulte sinon pour les ennemis et leurs partisans : «*singularidade inaudita*» et hasard mystérieux que cela se soit passé un samedi, ce qu'il faut, dit-il, attribuer à la protection de la Sainte Vierge, dont la ville s'honorait d'utiliser le nom et de l'associer à ses armoiries.

#### IV - L'organisation de la résistance

En Trás-os-Montes, la direction du soulèvement est assurée par le lieutenant-général Manuel Jorge Gomes de Sepúlveda, gouverneur militaire de la province et frère de l'abbé de Rebordãos, Francisco Xavier Gomes de Sepúlveda. Celui-ci publiera plus tard le panégyrique du héros en insistant sur sa profonde dévotion ; il aurait ainsi appris la nouvelle transmise par le curé de Carrazedo alors qu'il assistait à la treizaine de Santo António. Le vieux militaire se met immédiatement à organiser les troupes régulières et les milices et à préparer la défense stratégique du Douro, en harmonie avec les plans du commandant castillan de Zamora ; il préside la Junte Provisoire du Gouvernement Suprême dont font partie les deux ecclésiastiques responsables du déclenchement de l'insurrection à Bragança, le proviseur de l'évêché et l'abbé Cirne. Sepúlveda lance sans relâche ordres et décrets qui, à défaut de lui assurer un contrôle direct total des pouvoirs locaux de la province, poussent à la convergence politique et à la cohésion militaire.

Ainsi Moncorvo élit une Junte de Sécurité de l'Administration Publique, organise les officiers d'ordonnance du *concelho*, cherche le moyen de couper aux troupes françaises stationnées à Almeida la voie d'accès au réduit *transmontano*, confisque les barques de passage des confluent de l'Águeda et du Sabor, et fortifie le bourg de Pocinho sur la route de Beira Alta.

Mais le climat révolutionnaire est propice à l'anarchie ; les autorités locales s'avèrent parfois hésitantes face à la dynamique du mouvement populaire, et les marginaux en profitent. C'est ce qui se passe à Porto, Viana, Arcos de Valdevez, Bragança. À Vila Nova de Fozcoá, des brigands et contrebandiers bien connus créent la célèbre Compagnie de Volontaires qui, aux cris de «*Moram os franceses e os judeus que os protegem*» et sous prétexte d'empêcher le passage du Douro, entrent en conflit avec la riche ville de Moncorvo où s'étaient réfugiés bien des gens craignant les débordements d'une foule excitée, sans être pour autant tous suspects de francophilie ou d'ascendance juive. À Bragança, dès la restauration, les troubles sont bien plus graves. La troupe obéit aux meneurs, le savetier Viseu et le très populaire tavernier Nicolau dit «*o maneta*», et la foule les suit aveuglément. Les

autorités reculent devant les mutins ; l'intervention du fils de Sepúlveda, sergent-chef de la place, les empêche de faire main basse sur le dépôt de poudre lorsqu'ils envahissent le château, mais ils font irruption chez les suspects et les traînent en prison. Un régiment de cavalerie se mutine contre son commandant, membre de la junte et dénoncé comme *afrancesado* ; les biens des juifs sont pillés. Le général Sepúlveda finit par reprendre le contrôle de la situation et arrêter les meneurs qui sont conduits à Chaves, puis à Porto ; mais de nombreux coupables restent impunis.

Responsable du diocèse par empêchement du prélat, le proviseur et directeur de l'école de la cathédrale de Bragança, Paulo Miguel Rodrigo de Morais, appuie les forces de l'ordre en publiant le 22 juin 1808 une pastorale exhortant les fidèles à prendre les armes contre le gouvernement occupant et pour défendre la religion, la patrie, les personnes et les biens. S'incarne ainsi dans la pratique une démarche qui va être commune à tout le pays. Le rapport étroit marqué dès le début des événements entre politique et religion, profane et sacré, justifie l'engagement du clergé dans la résistance patriotique qui, comme l'écrit Acúrsio das Neves, prend les *«caracteres de guerra de religião e de pátria»*.

Le second temps du soulèvement de Porto a pour protagoniste principal le capitaine João Manuel Mariz et se déroule à Santo Ovidio ; là encore, il passe par l'adhésion et l'intervention des ecclésiastiques. Après avoir reçu l'autorisation implicite du vicaire général du diocèse le matin du 19 juin, Mariz se rend au palais épiscopal avec les magistrats et les représentants du clergé et du peuple. Peu après, selon un chroniqueur anonyme, le prélat en sort pour se rendre à la cathédrale où, après une courte prière, il prononce *«uma breve, mas energica e tocante falla, em que agradeceu a todos a boa ordem, com que se haviam conduzido n'esta gloriosa acção e recomendou o valor, intrepidez e constancia para levarem ao fim a defesa dos mais sagrados direitos que nos ligavão ao Santuario, ao Throno e á Nação»*.

De retour à l'évêché, D. António de São José e Castro sonde les intentions des responsables et partisans de la révolte et accepte la formation d'un gouvernement ayant les mêmes pouvoirs que ceux délégués par le prince-régent à celui de la capitale. C'est ainsi que naît la Junte Provisoire du Gouvernement Suprême, présidée par le prélat et où sont élus deux autres ecclésiastiques, le proviseur du diocèse Manuel Lopes Loureiro et le vicaire général José Dias de Oliveira. On décide sur l'heure l'envoi d'un manifeste à tous les lieux qui ont proclamé la liberté.

Cela permet d'éviter un vide toujours périlleux du pouvoir local et une coupure avec Lisbonne ; d'établir un gouvernement pour le Nord soulevé ; de contrôler la révolte populaire ; de légitimer l'action et le choix des alliances ; d'assurer la cohésion nécessaire des juntes créées dans la région. Puisque l'autorité suprême est assumée par un ecclésiastique et que la cause est sacrée, la mobilisation militaire peut se faire par appel des cloches et aux portes des institutions religieuses ; l'ensemble du clergé peut s'engager pleinement en combattant les armes à la main, en exhortant les fidèles à la résistance, en condamnant les *afrancesados* ou encore par une contribution financière et matérielle.

Les dominicains António Joaquim de Barros et Joaquim Soares, les franciscains João Pedro de Santa Rosa, António Joaquim de Nossa Senhora dos Anjos et João da Nossa Senhora do Livramento prennent part à la distribution de munitions et

au recrutement de combattants. On vient s'armer à Santo Ovidio et on part à la recherche de l'ennemi ; au peuple se mêlent, écrit un témoin de l'époque, des étrangers résidant à Porto, des marins de navires ancrés sur le Douro, des prêtres et religieux de divers ordres. Il se forme tout de suite deux escadrons, dont l'un de franciscains qui arbore la bannière de Santo António. Le 25 juin est publiée une proclamation du doyen de la cathédrale, devenu entre-temps colonel du régiment du clergé, «*exhortando todos os Ecclesiasticos seculares e regulares, para que se alistem e concorrão para a Causa Pública*», ce qui ne traîne pas. Même les familiers du Saint-Office s'arment et constituent une compagnie qui se met à la disposition de l'évêque.

Malgré les excès que les juntes ont pu commettre ou n'ont su éviter et les défauts de leur composition, il faut bien reconnaître, avec Acúrsio das Neves, qu'on leur doit le maintien de l'État et la survivance du régime. Agissant en accord avec les hiérarchies militaires, elles tentent d'assurer la cohésion des efforts au plan régional. Et là encore, le clergé prend une part active, à Porto comme à Braga ou à Viana par exemple.

C'est la junte de Viana qui écrit à l'archevêque de Braga pour l'informer de la révolte et l'inviter à la rejoindre. La rébellion qui éclate le 19 juin à Foz do Lima semble avoir été préparée par le lieutenant Luís do Rego Barreto, que suivent la population et les autorités locales. La Junte Provisoire alors formée est présidée par le gouverneur militaire, Gonçalo Pereira Caldas ; parmi ses adjoints élus, il y a le bénédictin Francisco de S. Luís, du couvent de Carvoeiro. L'historien Oliveira Ramos souligne la remarquable capacité d'action et de stratégie de cette junte : «*os vianenses escrevem aos tripeiros, exortando-os à rebelião em nome do Príncipe Regente (a qual já ocorrerá sem que o Alto Minho soubesse) ; contactam directamente o comando naval inglês estacionado em águas de Portugal ; fazem a propaganda da sedição entre os franceses em toda a região ; tomam, no plano local, adequadas medidas de defesa e de ataque*». Les ecclésiastiques présents, le bénédictin João de Mello, le hiéronymite Francisco Lobo, les prêtres João Gonçalves Caldas, João Francisco Martins, Francisco Alves da Silva et António José Barbosa, apposent leurs signatures au bas de l'acte relatif à l'événement. Le programme alors approuvé souligne qu'il faut unir les efforts de toutes les municipalités de la *comarca* ; coordonner l'action des responsables de celle-ci avec ceux de toute la province ; et inviter à rejoindre le mouvement tous les dignitaires diocésains, séculiers ou réguliers, de l'Entre-Douro-et-Minho. Il propose une liaison avec Porto pour ajuster les actions dans le cadre d'une résistance commune.

Dans sa lettre à l'archevêque de Braga, le Sénat de Viana insiste sur la dimension religieuse et met en avant, pour obtenir l'adhésion du prélat, l'importance du clergé dans l'animation et le soutien à la lutte armée ; il ajoute que secouer le joug étranger est un devoir sacré qui découle de la fidélité au serment politique, puisque ce dernier est fondé sur la religion. Le prélat se montre réceptif et, comme on le lui suggère, demande à son tour par écrit leur adhésion officielle au *juiz de fora* et aux *vereadores* de Braga. Il souligne être animé par l'amour de la religion et des droits légitimes du prince-régent, et souhaite voir prises les mesures nécessaires à leur défense «*segundo o exemplo da cidade do Porto, e da villa de Vianna e das villas mais notaveis*» de l'archidiocèse.

La réponse des édiles est positive, mais souligne la nécessité d'obéir à une seule tête car, pour la réussite d'une «*causa tão justa e religiosa*», il faut reconnaître la primauté de la Junte Suprême Provisoire de Porto. Pour le reste, la Junte Provisoire locale s'organise sur le même modèle qu'ailleurs ; elle est présidée par l'archevêque et y sont élus, pour le clergé, l'abbé de Maximinos, Manuel José Leite, et le doyen de la cathédrale, Luís Furtado de Mendonça, qui semble en être devenu à la fois le secrétaire et le responsable d'une importante activité paramilitaire.

Puis vient dans le même sens l'adhésion de Guimarães, notifiée à Braga avec l'opinion supplémentaire que les forces militaires ne devraient pas se cantonner dans la défensive, mais passer rapidement à l'action. Dans ce cas, la ferveur patriotique de M<sup>re</sup> Miranda a certainement été décisive.

Un peu partout, comme à Porto, les engagements individuels sous les armes se multiplient, et notamment de membres du clergé, surtout lorsque se répand la nouvelle que Junot a chargé Loison, alors à Almeida, d'étouffer la révolte dans le Nord. C'est par exemple un franciscain des Observants, Bernardo de Santa Rita de Cássia, qui incite la population à poursuivre les troupes françaises et les pourchasse à São Martinho de Mouros, entraînant avec lui les habitants des villages voisins ; et un des dominicains qui accompagnent en robe blanche les gens en armes de Guimarães, António Pacheco, est particulièrement redouté des armées de Junot.

La révolte s'étend rapidement. Arrivant à Mesão Frio, Loison apprend que Régua s'est soulevée et que la guérilla tient le défilé des Padrões da Teixeira. À Viseu l'attend l'annonce du soulèvement de Coimbra et du débarquement anglais à Buarcos. La lutte pour la liberté et la répression couvrent le pays d'un manteau de plaies dont les premières victimes sont les pauvres gens. Tiébault cherche à justifier la réponse sanglante de l'armée d'occupation dans une publication officielle du 14 juillet 1808 : le peuple portugais est le «*cego instrumento dos indiferentes cálculos do Gabinete Britânico, e ludibrio desgraçado do fanatismo de huma parte dos seus Ecclesiasticos*». Le frère Pacheco, qui allait ensuite combattre à Vimeiro, dépose à la collégiale de Guimarães, sur l'autel de N<sup>ra</sup> S<sup>ra</sup> da Oliveira — peut-être le jour de sa fête — l'uniforme rutilant d'un militaire ennemi récupéré à Póvoa de Juvantes ; et pendant son sermon, que la tradition affirme avoir été extraordinaire, il le secoue violemment et y donne de furieux coups de poing.

Comme à Porto et à Bragança, à côté des souscriptions publiques ouvertes pour réunir les dons individuels et auxquelles participent bien des membres du clergé, le chapitre de Braga puise dans ses revenus pour contribuer aux frais militaires. Les couvents qui hébergeaient naguère les troupes de Junot servent maintenant, comme celui de Santo António, de dépôts d'armes et de matériel pour les chefs de la résistance. Même les religieuses s'empressent de collaborer matériellement à la cause commune : à Vila do Conde, qui avait déjà envoyé 800 miliciens à Porto, les sœurs du couvent de Santa Clara adressent au Gouvernement Suprême une somme de 6 *contos de reis* en signe de solidarité. Toutes les congrégations féminines de Porto font des dons et confectionnent des sacs par milliers, ainsi que «*tudo mais que se destina ao vestuário dos soldados*».

L'atmosphère à Porto est à la révolution ; on pourchasse les collaborateurs réels ou supposés ; on espionne en tous sens. La populace en furie parcourt la ville ;

l'intrigue et la calomnie vont bon train ; les prisons se remplissent aussi d'innocents. Dans cette vague qui ne cesse d'enfler, les ecclésiastiques sont aussi présents.

Dès le premier jour, on cherche à mettre la main sur le général Luís de Oliveira, le *vereador* José de Sousa Mello et le juge Sebastião Correia de Sá, tenus pour *afrancesados*. Des placards anonymes invitent les magistrats à appliquer la loi aux traîtres avec célérité et rigueur. La police cède, disant que la recherche en suspicion doit commencer dès le départ du régent pour le Brésil. Le gouverneur militaire Luís de Oliveira est sauvé de justesse par l'abbé bénédictin Bernardo de São Joaquim, du monastère de Santo Tirso, où il s'était réfugié ; ne sachant plus qu'en faire, l'abbé le renvoya à Porto où il finit par être emprisonné à la *Relação*. Pour les protéger de la foule excitée, la garde ecclésiastique de l'évêché garda en prison préventive Luís Cândido Cordeiro et Mariz Sarmento, le «*Restaurador do Porto*», officiers de métier et héros de la révolution, accusés maintenant de conspirer contre elle. Désorientée, sujette à des coups de folie et à toutes les rumeurs, la foule est une proie facile pour les meneurs démagogues qui profitent des rassemblements spontanés ou provoqués dans la rue ou aux portes des prisons. Les autorités semblent céder ; le 6 juillet, l'évêque de Porto, président de la Junte Suprême, publie une pastorale ordonnant sous peine d'excommunication majeure immédiate que l'on remette à la police ceux qui ont trahi le trône et les *afrancesados* notoires. Deux jours plus tard, le calme n'étant toujours pas revenu, il demande à la population de lui réitérer sa confiance et de «*não acreditar em editais insolentes e revolucionarios d'alguns jacobinos*» qui, ajoute-t-il, cherchent à la pousser à la révolte et à la conduire au précipice.

Dans toute la région se propage une atmosphère de terreur, d'anarchie, de persécution, propice à la vengeance ; les autorités ont du mal à maintenir l'ordre et à juger sereinement les suspects dénoncés. Dans les emprisonnements abusifs et les exécutions sommaires qui ont lieu alors, le clergé a aussi sa part de responsabilité.

La jalousie et l'intérêt égoïste interviennent trop souvent, comme dans le cas de l'ingénieur Custódio José Gomes Villas-Boas, qui avait en charge la direction technique des travaux de canalisation du Cávado et résidait à Esposende. Il est dénoncé comme *inconfidente* à la Junte de Viana qui, craignant une émeute populaire, prêche la prudence aux dénonciateurs. Le fait est que la foule est excitée et prête à suspecter la junte elle-même ; c'est pourquoi le carmélite Pedro de São José s'emploie à calmer les esprits et de la chaire, l'après-midi même de l'incident, rappelle à l'auditoire que l'obéissance est indispensable à la victoire collective et que la catastrophe serait assurée si chacun voulait gouverner ; il supplie «*pelas chagas de Jesus Cristo que se acomodasse e que era o demónio o autor de semelhantes tumultos*».

Si les gens de Guimarães, emportés par un patriotisme impétueux, veulent lancer des opérations contre l'ennemi, encore faut-il ne pas disposer que de fausses rumeurs sur ses mouvements ; c'est là-dessus qu'insiste l'évêque de Porto en conseillant la prudence aux juntes, dont le peuple a souvent du mal à comprendre les décisions. On voit ainsi, à Viana, le même frère José appeler cette fois la foule à l'émeute ; et c'est grâce à l'intervention opportune et sereine du bénédictin Francisco de São Luís que la victime peut être provisoirement sauvée, l'ordre rétabli et la confiance renouvelée aux autorités.

Il y a des rumeurs, des espions et des ennemis dans tout le pays, y compris au sein du clergé portugais. Le 29 juin est arrêté à Porto un espion célèbre à la solde du gouvernement français et qui préparait aussi bien des listes de patriotes à dénoncer que d'alliés possibles d'une contre-révolution. On utilise les camouflages les plus divers : ici, c'est une vieille femme qui tente d'introduire à la prison de la poudre et des balles cachées dans une marmite ; ailleurs, des papiers et lettres d'importance sont dissimulés dans le bonnet d'un vendeur de poisson, dans un pain de saindoux et dans un canon de fusil. On découvre des lettres de Junot sur un homme déguisé en femme. On arrête le 10 juin à Vila Nova de Gaia un père oratorien détroqué fort connu, Francisco Linhares, homme de confiance du gouvernement intrus et grand dénonciateur de patriotes. Un autre ecclésiastique portugais accompagnait un convoi de 63 prisonniers français conduit du fort de Nazaré à Porto par des étudiants de Coimbra. Avec les soldats ennemis fait prisonniers à Almeida arrivent enchaînés, pour être emprisonnés au couvent de São Francisco de Porto, le maître d'école, le chantre, deux chanoines et un abbé de la cathédrale de Guarda, accusés d'être des *inconfidentes*.

Quelques carmélites accompagnent un groupe de soldats au couvent féminin de l'ordre, où aurait pu se réfugier José de Sousa e Mello, frère de la supérieure ; mais cela déclenche une protestation de la curie diocésaine, car il y a par la même occasion tentative de viol. De cette onde de persécutions qui s'étend à tout le Nord relève aussi l'arrestation de quelques *afrancesados* de Beira Alta, conduits à Porto sous l'accusation de crime de lèse-majesté et de sacrilège : après avoir fait une effigie en paille du prince-régent, ils l'auraient toréée, brûlée et lui auraient fait «*hum officio de defunctos, chincalhando deste modo o Throno e o Altar*», tandis qu'un prêtre récitait une oraison funèbre.

La vigilance populaire oblige les autorités à agir, parfois sous la menace. Le 26 juillet, le commandement militaire de Porto envoie à Bragança plus de 600 soldats pour calmer la population de la ville et arrêter les responsables d'une émeute contre les juifs, «*a que se fizerão graves roubos e insultos*». Le principal agitateur est l'abbé de Vila Nova de Fozcoa, amené à Porto «*de batina e capa*» et incarcéré dans les souterrains de la *Relação*.

En cette fin juillet, l'énervement de la population de Porto est à son comble ; l'excitation est entretenue par les soldats comme par les prisonniers : les premiers disent qu'il ne vaut plus la peine d'arrêter les jacobins, puisqu'ils finissent tous par être relâchés ; et les seconds que «*a força era só para os pobres, e não para os que tinham patrocínios*». Les imposteurs se mêlent à la foule et la confusion va grandissant : «*Os alaridos, e as murmurações crescem com a turba ; cada qual forma o seu plano ; todos querem ser juizes ; todos querem ser arbitros ; e até se falava já em arrombar as Cadeas, e soltar os criminosos, alegando que, visto perdoar-se aos maiores, deverão salvar-se todos.*» La sérénité finit par revenir ; mais l'on emprisonne quelques meneurs «*d'ambos os sexos, que havião influído com mais afinco para a sublevação popular*» et, dans l'ombre, certains continuent à répandre le doute : une main anonyme rédige et diffuse en ville «*hum editorial satirico, em que he insultado com a mayor ignominia, posto que em estilo metaphorico, o ex-Governador das Justiças das 3 Provincias do Norte, Pedro de Mello Breyner*».



## V - L'extériorisation religieuse, une arme mobilisatrice

Pendant ce temps sont célébrés des actes religieux de contrition et des cérémonies d'actions de grâce pour la liberté de la patrie. Les oraisons sont d'excellentes occasions de cultiver la ferveur patriotique. Un sermon de circonstance est prononcé avant le Te Deum ou lors des messes solennelles ; il ne manque pas de faire référence à l'actualité. La dénonciation de l'invasion et des injustices perpétrées par l'occupant s'accompagne d'attaques idéologiques et politiques contre Napoléon, le jacobinisme maçonnique et les traîtres collaborateurs. Très peu de ces textes ont été publiés, mais l'avalanche a été telle qu'elle a laissé bien des souvenirs dont on trouve trace aussi bien dans des chroniques et papiers anonymes que dans le *Leal Portuguez*, le périodique de Porto de l'époque.

La pastorale de D. António de São José de Castro datée du 14 juillet commence par dresser un tableau du Portugal gémissant sous le joug français ; puis elle décrète trois jours de prières publiques dans toutes les églises du diocèse de Porto du 28 au 30, avec exposition du Saint Sacrement, jeûne et processions de pénitence ; enfin que, pendant les trois jours suivants, soit chanté un Te Deum avec *«todas as mais demonstrações de culto público que couberem nas posses de cada uma das mesmas Igrejas, funcoens solennes com a mayor pompa possível, em acção de graças pela nossa feliz restauração»*. Et elle se termine par un appel aux prêcheurs, afin qu'ils exhortent les fidèles *«para que se aquietem e confiem nelle [l'évêque] e em todas as Autoridades que tem escolhido para o ajudarem»* dans la défense de leurs biens et de leurs vies. L'insistance sur l'union du peuple et du pouvoir élu, ainsi que sur l'aide de la Providence, fait toujours partie des points forts de ce genre de documents ecclésiastiques.

Pour son impact psychologique, il faut souligner le rôle du défilé militaire, et notamment de sa partie religieuse. Ainsi, le chroniqueur des *Ephemerides Portuenses* ou *Index Histórico* décrit le spectacle offert par le régiment ecclésiastique qui se présente au complet le 25 juillet devant son évêque *«por entre vivas e lagrimas de todos os espectadores»* : *«Compunha-se elle de 600 homens, pouco mais ou menos, dividido em dous batalhoens, cada hum, com sua bandeira. O primeiro, que era de vanguarda, era composto só de Clérigos seculares : no segundo, que era o da retaguarda, ão os regulares de todas as Ordens, que tem conversos nesta Cidade. ão todos a dous de fundo, e com as suas espadas empunhadas excepto a companhia de Caçadores composta de 60 clérigos, que levavão espingardas. Esta companhia puchava todo o regimento ; o dos Familiares do Sant<sup>a</sup> Officio, que, como cavalleiros da Sé, se aggregarão ao Corpo Ecclesiastico, o cobria com a sua bandeira pela retaguarda.»*

On accourt en masse aux églises, comme l'a demandé l'évêque ; elles sont si pleines que, dit le chroniqueur, *«nunca se vira em outra alguma occasião de calamidade pública»*. Le prélat et les autorités sont à la cathédrale de Porto, où la foule est telle que la police doit intervenir. Et notre homme de poursuivre : *«Antes das preces houve sermão, a que assitio S. E. R.<sup>ma</sup> e a Corte, como tambem ás Ladainhas, tanto neste como nos dias seguintes. De tarde depois do choro houve outro sermão, a que se seguio huma numerosa, e edificante procissão de Penitencia. Era numerosa, pela assistencia de todo o Clero, Comunidades, e Confrarias da Cidade ; e edificante, pela modestia e compunção de que todos erão penetrados, indo huma grande parte*

*descalços, e entoando todos a Ladainha dos Sanctos. Rematava-se esta grande procissão com a devotíssima Imagem do Senhor d'Alem em hum rico andor, acompanhado d'ambos os lados pello Ill.<sup>mo</sup> Cabbido, e atraz pelo Ex.<sup>mo</sup> Prelado, que a todos exemplificava com a sua singular devoção e gravidade não obstante a muita chuva, que em todo o curso da procissão cahio, e que coadjuvou á penitencia dos que a ella concorrerão. Alem de todas as Communidades regulares, que em semelhantes actos costumão comparecer, concorrerão algumas extraordinarias de Cruz alçada, como forão a dos Grillos, e a dos Carmelitas Descalços, cousa nunca dantes vista em procissão alguma. O concurso e devoção das muitas pessoas distinctas, que, de mixtura com o povo, acompanhavão o Sr. Jesus implorando perennemente as suas misericordias, era outro novo estímulo, não menos para o assombro que para a imitação. Ao recolher houve outro sermão, que naquelle dia era o 3.<sup>o</sup> dos que alli se havião pregado, para os quais forão convidados oradores sabios e escolhidos, que desempenharão o seu alto ministerio com applauso e lagrimas dos ouvintes.»*

Les fidèles présents appartiennent à toutes les classes sociales ; quant aux autorités, il s'agit du sénat municipal, des magistrats du *tribunal da relação* et de leurs familles, enfin de représentants des corps de métier «*nas suas qualidade e emprego*». Tant de monde est bien le «*sinal o mais evidente de sincera energia com que todos se interessão na causa comum*».

La deuxième procession de pénitence sort le lendemain, 29 juillet, de la paroisse de São Pedro de Miragaia, avec «*as confrarias da mesma Igreja, as Communidades do costume e hum grande numero de religiosos de todas as Ordens, fechando este numeroso e devoto prestito hum aceado andor, em que se conduzia a Milagrosa Imagem do Senhor Jesus, e atraz huma immensa comitiva de povo, pedindo a Deus Misericordia*». Et le chroniqueur anonyme de conclure : «*Em todo o seu curso entrou esta Procissão em 5 diversas Igrejas, que forão as de Monchique, Sé, S.<sup>a</sup> Clara, S. Bento e S. Nicolau, em todas as quais se lhe cantou o salmo "Miserere".*»

Il y a la même affluence et la même émotion religieuse lors des prières du matin et des deux processions de pénitence, organisées notamment par les tiers ordres franciscain et carmélite et leurs fraternités. Le même témoin note : «*em ambas se admirou a copia d'innocentes semi-nus, que lhes precedião, pedindo a Deus Misericordia ; o grande numero de Irmãos Terceiros, que a ambas concorrerão ; a devoção e seriedade com que elles progredião ; e a sincera compunção de que todos estavam penetrados ; indo não somente quase todos descalços, mas com muitos generos de penitencias e mortificaçoens mais para serem admirados que imitados*».

La mobilisation du sacré prescrite par la pastorale se poursuit les trois jours suivants dans toutes les églises du diocèse sous forme d'«*Acção de Graças pelo feliz restabelecimento da nossa sospirada Dynastia*». Le matin, D. António de São José de Castro célèbre une messe solennelle à la cathédrale, avec musique et exposition du Saint-Sacrement ; elle est suivie l'après-midi d'un Te Deum et d'un sermon en présence des autorités, des notables et, toujours, d'une multitude de fidèles. Il en va de même «*com a mayor decencia*» dans les autres lieux de culte, notamment ceux des paroisses et des ordres tiers. Notre chroniqueur continue à décrire, à sa façon colorée et pompeuse, la procession sortie de la cathédrale le

Braga par le doyen de la cathédrale Luís Furtado de Mendonça, et l'autre à Coimbra par le professeur universitaire et moine bénédictin Vicente da Soledade. Tous deux exaltent les exploits des défenseurs de la patrie et l'héroïsme des habitants, soulignent les crimes de l'occupant et l'injuste confiscation de la liberté dont il s'est rendu coupable.

L'héritage laissé aux autorités locales et à la régence est difficile ; bien des hésitations compromettent le rétablissement de l'ordre public. Puis la marche victorieuse de Soult, de Chaves jusqu'à Porto, s'accompagne dans le Nord d'un nouveau cortège de dévastation, de mort et de résistance. L'anarchie prévaut ; la réaction populaire est d'autant plus émotive et désordonnée que l'avance des troupes françaises est très rapide.

À nouveau, le discours patriotique d'appel à reprendre les armes a une forte connotation religieuse ; on exalte la récente réaction contre Junot, et le passé traditionaliste et catholique de la nation. La proclamation faite par la régence le 21 janvier 1809 s'adresse au clergé en ces termes : « *Os mesmos ministros da religião procurarão mostrar como têm já mostrado que são intrépidos soldados quando se trata de vingar os desacatos da divindade, os estragos da Pátria e os insultos da soberania. Trata-se de um combate para se conservar, o que sempre se tem procurado desde a fundação da monarquia ; a religião, os príncipes e as leis.* » Et l'on n'oublie pas une référence à la promesse divine faite à Ourique à Afonso Henriques, garantie par les cinq plaies du Christ : c'est le recours au passéisme, à l'imaginaire national, à l'utopie. Le ton est donné pour que la chaire lance à nouveau le signal du soulèvement.

L'approche de Soult sème la panique à Porto ; toutes les cloches de la ville sonnent et les religieux prêchent sur un ton d'apocalypse dans des églises pleines à craquer. On connaît la suite : la ville conquise, la catastrophe du *ponte das barcas*, le sac de trois jours. Dans les mois qui suivent, l'occupant cherche sans succès à retourner la population en sa faveur. Le clergé reste hostile dans sa majorité, malgré l'arrestation comme suspects à la religion et à l'État de plusieurs religieux détroqués ou devenus marginaux et la promesse de Soult, faite par l'intermédiaire de son célèbre chapelain, le chanoine Valério, que les prêcheurs qui accepteraient de collaborer jouiraient des mêmes avantages matériels que les officiers.

L'avance vers le Nord des troupes anglo-portugaises et la reconquête de Porto provoque le repli des Français, qui sont alors poursuivis jusqu'à la frontière espagnole ; tout cela s'accompagne d'un cortège de violences aggravé par l'excitation générale. Puis les mêmes actes de remerciement et réjouissance emplissent les églises, prêches exaltés et processions se succèdent à nouveau.

La troisième et dernière invasion, dirigée par Masséna, pénètre par Almeida et, par Buçaco, se dirige vers Coimbra à son tour mise à sac ; cette fois, Porto et le Nord restent à l'écart. Mais la vigilance est extrême ; à nouveau le clergé appelle à la résistance patriotique et rejoint les rangs de l'armée, comme soldats ou aumôniers.

En chaire, les prêcheurs démontrent que les événements incarnent le miracle espéré ; dans leur perspective providentialiste et messianique, la nation est une nouvelle fois sauvée et la promesse d'Ourique se réalise. Le Portugal catholique et

légitimiste a, comme en 1640, recouvré sa liberté et son roi. De nouvelles raisons de croire à un destin grandiose s'inscrivent ainsi dans la partie la plus traditionaliste de la mémoire et de l'imaginaire de la nation.

### Conclusion

Le rôle joué par le clergé *portuense* et notamment ses membres intégristes et conservateurs pendant les invasions françaises a donc été considérable dans le déclenchement et le soutien à la résistance armée, qu'il a su transformer en guerre sainte. Mais il s'agissait aussi de combattre la prolifération des idées maçonniques tenues comme le fruit de la Révolution française elle-même et qui minaient, selon lui, l'alliance du Trône et de l'Autel, donc les fondements de la religion, de la patrie et de l'ordre social. Pourtant, la page alors tournée a laissé d'efficaces germes de changement, qui allaient prendre racine et proliférer jusqu'à la victoire du libéralisme ; là encore le rôle du clergé allait être essentiel, et plus nettement cette fois dans les deux camps en conflit.